

je voyais dans vos yeux et qui me paraissaient si sincères, tout... tout était donc faux, tout était une illusion... une..."

La main puissante du jeune homme couvrit son visage et on l'entendit sangloter. Marguerite le regardait, mais ses yeux étaient sans larmes, ses lèvres se contractaient d'une façon convulsive, mais il n'y avait point d'autre trace d'émotion dans son visage.

"Pourquoi avez-vous agi ainsi, Marguerite ? dit Clément après un moment, et d'une voix qui montrait tout le déchirement de son cœur. Pourquoi avez-vous fait une chose aussi cruelle ?

—Je vous dirai pourquoi, répondit lentement la jeune fille d'un ton délibéré ; je vous dirai pourquoi et à vos yeux je serai tout à fait méprisable et ce sera alors chose facile pour vous d'effacer à jamais mon image de votre cœur. J'étais une pauvre fille désolée, et pire encore que tout cela, car la tache de l'histoire honteuse de mon père souillait à tout jamais mon nom. C'était beaucoup trop d'honneur, pour un être tel que moi que de gagner l'amour d'un honnête homme, d'un gentleman qui pouvait m'abriter contre tous les maux de la vie en me donnant un nom sans tache et un rang honorable dans le monde. J'étais la fille d'un forçat libéré, d'un réprouvé, et votre amour m'offrait la perspective splendide de ma rédemption des sombres abîmes de mépris et de misère dans lesquels je vivais. Je n'étais qu'une faible mortelle, Clément Austin ; qu'y avait-il dans mon sang pouvant m'inspirer de généreux et de bons sentiments ou pour me donner la force de résister à la tentation ? J'ai saisi au vol le seul bon regard de ma misérable existence ; je résolus de gagner votre amour.

"Petit à petit je vous ai attiré jusqu'à ce que vous m'avez offert d'être votre femme. C'était mon but et mon unique soin. Je réussis, et pendant un temps je me réjouis de mon succès, et des avantages qui en résulteraient pour moi. Mais je crois que les natures les plus mauvaises ont parfois un certain genre de conscience ; la mienne s'est réveillée en moi cette nuit, et j'ai résolu de vous épargner le malheur d'être uni à une femme qui descend d'une race pareille à celle qui m'a donné le jour."

Rien ne pouvait être plus insensible que la façon dont Marguerite avait prononcé ce discours. Son ton glacial n'avait jamais tremblé. Elle avait parlé lentement, s'arrêtant à chaque phrase nouvelle. Mais elle avait parlé comme une misérable créature dont le cœur desséché était presque incapable d'éprouver une émotion féminine.

Clément Austin la regardait avec une expression vague et étonnée.

"Oh ! bonté du ciel, s'écria-t-il à la fin. Comment croirai-je qu'il soit possible qu'un homme ait pu être aussi cruellement trompé que je l'ai été par cette femme !

—Je puis partir à présent, monsieur Austin ? dit Marguerite.

—Oui, vous pouvez partir à présent... Vous qui fûtes jadis la femme que j'aimais... vous, qui avez jeté ce charmant masque en qui j'avais cru, et m'avez révélé le visage d'un squelette... vous qui avez soulevé le voile d'argent de mon imagination pour me montrer l'horreur hideuse de la réalité. Partez, Marguerite Wilmot, et puisse le ciel vous pardonner !

—Me pardonnez-vous, monsieur Austin ?

—Pas encore. Je prierai Dieu de me donner la force nécessaire pour vous pardonner !

—Adieu, Clément."

"Un mot, miss Wilmot, s'écria M. Austin. Je vous ai beaucoup trop aimée dans le passé pour devenir indifférent à votre sort. Où allez-vous ?

—A Londres.

—A votre ancienne demeure, à Clapham ?

—Oh !... non... non !...

—Avez-vous de l'argent... assez du moins pour vivre quelque temps ?

—Oui ; j'ai économisé quelque argent.

—Si vous aviez besoin de quelque chose... me permettriez-vous de vous venir en aide ?

—De grand cœur, monsieur Austin. Je ne suis pas

assez orgueilleuse pour ne pas accepter votre appui à l'heure de ma détresse.

—Vous m'écrirez alors, chère mère, ou vous écrirez à ma mère, si jamais vous avez besoin de quelque chose. Je ne raconterai rien à ma mère de ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui ; excepté que nous nous sommes quittés. Vous devez partir par le train de 9.30 heures, m'avez-vous dit, miss Wilmot ?

—Oui, M. Austin.

—Je vais demander une voiture pour vous, en ce cas. Cela vous fera gagner cinq minutes, et j'enverrai un domestique à la station pour vous épargner tout ennui au sujet de vos bagages."

Clément tira le cordon de sonnette et donna les ordres en conséquence. Puis il salua gravement Marguerite et lui souhaita le bonjour au moment où elle quittait la chambre.

Et c'est ainsi que Marguerite Wilmot se sépara de Clément Austin.

XLVIII

POURSUIVI PAR LES REMORDS

Pendant qu'Henri Dunbar était assis dans sa chambre solitaire de Maudeley-Abbey, retenu prisonnier par suite de la fracture de sa jambe, et attendant avec impatience l'heure à laquelle il lui serait permis de faire sa première promenade en se servant de béquilles, lord Haughton et sa ravissante jeune femme se faisaient promener tous deux sur les populeux boulevards de la capitale de la France.

Paris était d'une gaieté exceptionnelle au commencement de cette nouvelle année, et le comte de Haughton trouva les salons les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain et les plus élégantes maisons des Champs-Élysées ouvrant leurs portes toutes grandes pour lui et sa charmante épouse. La plus haute noblesse souhaitait la bienvenue à la délicieuse comtesse, à la séduisante jeune Anglaise aux cheveux dorés et flottants, et aux yeux comparables comme nuance à une pensée. Souvent au milieu de la foule brillante répandue dans une enfilade de splendides appartements, au milieu des lumières et des magnificences, les pensées de Philippe Jocelyn erraient et rétrogradaient vers cette triste mansarde située dans une cour près de Seven-Dials, cet antre triste et nu où il avait travaillé pendant de si longues heures assis devant son chevalet sans une espérance ou un but plus ambitieux que de gagner du pain pour ne pas mourir de faim.

Des laquais, dont les livrées valaient un patrimoine décent, venaient à lui, portant les vins les plus savoureux, qui brillaient comme des bijoux liquides, dans des vases effilés de forme classique, portés sur des plateaux anciens et massifs, grandes reliques d'un temps disparu, façonnés par la main du génie pour rester une merveille de tous les temps et de tous les âges.

L'air était saturé de l'odeur des plantes rares et exotiques qui s'échappaient de leurs frêles et longues pétales, qui se fanaient lentement dans cette atmosphère artificielle, et au milieu de tous ces diamants qui resplendissaient aux lumières, le jeune comte vit le beau visage de sa jeune femme qui rayonnait en se fixant sur lui comme une étoile sous la voûte des cieux.

Philippe Jocelyn essayait d'être heureux. Si jamais homme eut des motifs de bonheur, c'était sûrement lui, qui s'était élevé des plus profonds abîmes de la misère sociale, au rang des êtres les plus privilégiés de ce monde ; et pourtant il y avait des moments où le jeune comte de Haughton eût été heureux si toute cette splendeur et cette haute position n'eussent été qu'un rêve long et fiévreux, la vision éblouissante d'un cerveau dérangé ; une brillante illusion qui se fond et disparaît à la froide lumière du matin.

Oui, il y avait de courtes intermittences de désespoir où Jocelyn s'écriait à haute voix :

"Oh, Dieu ! si ce n'était qu'un rêve... si ce pouvait n'être qu'un rêve, combien je serais heureux de revenir à mon ancienne existence, avec toutes ses sordides misères !"

Philippe Jocelyn pensait à toutes ces choses en parcourant de long en large un charmant salon situé dans les Champs-Élysées, et qui faisait partie de l'appartement qui avait été préparé pour lui et sa femme.

Telles étaient les sombres pensées qui poursuivaient lord Haughton nuit et jour. Étranges fantaisies qui remplissaient l'esprit d'un homme amoureux de sa femme et pendant la lune de miel, d'un homme pour qui tous les bonheurs de ce monde étaient nouveaux et récents.

Qu'avait-il fait pour que la vie fût si malheureuse pour lui ? Philippe Jocelyn se faisait continuellement cette question : qu'avait-il fait ? Était-ce sa faute si la vie de sa première femme avait eu une fin aussi étrange et aussi subite ? Était-il blâmable parce que la destinée de cette malheureuse femme avait continué jusqu'à présent à d'être un mystère ?

Alors pourquoi était-il malheureux ? Ce n'était jamais volontairement qu'il répondait à cette question même dans ses pensées les plus secrètes. Pourtant il semblait que dans les replis les plus cachés de son esprit, il se trouvât une réponse à cette terrible question, une réponse qui était brûlante dans son cerveau, et qui y flamboyait à tout jamais en lettres de feu.

Il était malheureux parce qu'il avait commis un grand crime, pour lequel il aurait pu être pris et condamné, comme terrible expiation, à mourir sur l'échafaud, mais un crime qui était encore plus terrible parce qu'un autre était passible de la pénalité de cette iniquité. Philippe Jocelyn avait souffert qu'un autre homme, souffert, non, il l'avait poussé, à souiller son âme du péché pour que le tentateur puisse satisfaire son désir égoïste.

Le souvenir de la nuit qui avait précédé le mariage à l'église de Lisford était pour toujours présent à l'esprit de Philippe Jocelyn ; il s'éveillait souvent la nuit en poussant un cri nerveux et perçant, tandis que des gouttes de sueur froide perlaient sur son front. Il essayait de vivre dans le présent, mais le passé était plus réel dans son esprit que les événements du moment ; et peu à peu il devint plus abstrait jusqu'à ce qu'à la fin les joyeux Parisiens commencèrent à remarquer les airs préoccupés et les regards mélancoliques du jeune Anglais. C'est alors que commença la pire horreur d'une conscience coupable. Philippe Jocelyn s'aperçut qu'on l'observait ; il s'aperçut que la curiosité était déjà éveillée et que le vile scorpion de la médisance se lèverait bientôt, rampant, implacable pour demander sa malheureuse victime.

Le mari de Laure fut obligé de stimuler une gaieté qu'il n'éprouvait pas. Ce semblant de gaieté était malheureusement faux et sans entrain, comme toutes choses imitées. Mais Laure était un être trop impétueux et trop candide pour découvrir ce sourire feint, ce rire faux et peu harmonieux. Quand son époux souriait, elle le croyait heureux ; quand il riait, elle était convaincue qu'il s'amusait.

Ils s'étaient dirigés vers le Midi, du côté de Nice et de Florence, et ils étaient revenus à Paris finir leur lune de miel avant d'aller s'établir à Jocelyn's-Rock.

Jocelyn's-Rock, le comte de Haughton pensait à ce lieu comme il aurait pu penser à quelque triste et sombre maison qu'il aurait parcourue sous l'influence d'un hideux cauchemar. Jocelyn's-Rock ! Ce grand amas de constructions, avec le bruit des chutes d'eau, dont l'écho se fera toujours entendre au travers des panneaux de chêne des appartements.

Il était peu étrange que toutes ces pensées qui l'assiégeaient, ces ombres noires qui obscurcissaient toutes les joies de la vie, finissent par produire un effet désastreux sur la santé de Philippe Jocelyn. Ses forces déclinaient, comme les jours s'écoulaient, pour lui très lentement, même dans cette capitale de la France, dont les habitants semblent n'avoir rien à faire qu'à s'amuser. La teinte olivâtre de son beau visage se changea en une blancheur de cire, sur laquelle à chaque émotion violente une vive rougeur s'étendait, semblable à ces nuages qui rasent le sol, et prennent leur teinte du soleil couchant. Cela était étique et le brillant étrange de ses yeux noirs étaient des symptômes qu'aucun médecin n'eût manqué d'interpréter d'une façon défavorable ; mais Laure se méprit sur le vermillon répandu sur la figure de son